

Si les non-initiés voulaient se donner la main.

« BOUVARD ET PÉCUCHEZ », DE GUSTAVE FLAUBERT, PAR JUAN JOSÉ SAER

[Le Monde](#), 8 juillet 2004, série "UN LIVRE, UN ÉCRIVAIN"

De tous les grands romans européens du XIX^e siècle, *Bouvard et Pécuchet* est le moins caractéristique de son époque ; en tout cas, c'est ce que pensent la majorité de ses critiques : pour certains, sa place appropriée se trouve au XVIII^e siècle, à côté de *Candide*, œuvre avec laquelle il a un certain air de famille, et des *Voyages de Gulliver* ; pour d'autres, il annonce le XX^e siècle : Borges, par exemple, le situe parmi les précurseurs de Kafka.

Les amis et les admirateurs de Flaubert apprirent son projet avec stupeur. Taine lui aurait conseillé de l'abandonner si la presse n'avait pas divulgué le fait qu'il l'avait entrepris. Zola et Tourgueniev, sérieusement préoccupés, insistaient : c'est un thème à traiter avec légèreté, un conte philosophique à la manière du siècle des Lumières. Mais le plan était déjà fait et la contrainte, tendue au maximum, installée : *"Il n'aura de signification que par son ensemble. Aucun morceau (de bravoure), rien de brillant, et toujours la même situation, dont il faut varier les aspects. J'ai peur que ce ne soit embêtant à crever."*

Ce principe de construction répétitive a trompé beaucoup de lecteurs, qui attribuent au texte une certaine immobilité et même, à cause de la fin projetée (la mort empêcha Flaubert de terminer le roman), où les deux amis se réinstallent comme copistes, une espèce de circularité, de régression infinie. Mais rien n'est plus faux : des dizaines d'apologues taoïstes ou bouddhistes illustrent, dans l'itinéraire d'un disciple, après beaucoup d'erreurs philosophiques, un retour à la position initiale, même si elle est transformée par la multiplicité des expériences vécues et surtout par la somme des prétendues vérités écroulées. Les deux copistes qui, au début du texte, incarnent la bêtise ne sont plus les mêmes vers la fin, dans le chapitre VIII tellement commenté : *"Ils voient la bêtise et ne la tolèrent plus"* ; et Flaubert s'est vu obligé d'expliquer par des arguments logiques, propres à l'esthétique réaliste, la vraisemblance de ce changement.

Quant à l'immobilité, à bien y réfléchir, le récit est au contraire animé par une intense vivacité. L'hyperactivité des deux amis, l'alternance de leurs enthousiasmes et de leurs déceptions, leur soif de connaissances et leur volonté constante de vérifier leur exactitude dans la pratique, déterminent ce que Pavese considérait comme l'élément fondamental de toute narration : le rythme des événements. La première scène du roman possède une lenteur délibérée et une forme théâtrale, avec les deux héros qui, par un soir de chaleur intense et après quelques instants où l'on nous décrit un décor vide, arrivent de directions opposées pour s'asseoir sur le même banc proche du canal Saint-Martin. Les affinités qui apparaissent, l'amitié qui naît, le projet presque impossible de s'installer à la campagne, l'héritage inattendu que recueille Bouvard (le 20 janvier 1839) et les différentes étapes avant que le projet ne devienne réalité, vont s'accomplir avec la fluidité habituelle de Flaubert, mais à peine le récit entre-t-il dans l'examen du savoir contemporain que le rythme s'accélère.

Les reproches qu'on a fait à Flaubert étaient tous fondés sur des préjugés réalistes ; comment les personnages pouvaient-ils ne pas vieillir, ne pas changer, ne pas mourir ; on pensait que le roman comportait de graves erreurs de représentation. En réalité, Flaubert ne faisait qu'appliquer de manière radicale le principe qu'il avait déjà utilisé dans *L'Éducation sentimentale* : la dédramatisation de l'intrigue, qui a influencé presque tous les grands textes narratifs du XX^e siècle.

"Pour savoir la chimie, ils se procurèrent le cours de Regnault et apprirent d'abord que 'les corps simples sont peut-être composés'. On les distingue en métalloïdes et métaux, différence qui n'a rien d'absolu", dit l'auteur. De même, pour les acides et les bases, *"un corps pouvant se comporter à la manière des acides ou des bases, suivant les circonstances"*. Après des échecs en agriculture, jardinage, fabrication de conserves, les *"deux bonshommes"* comprennent qu'ils doivent étudier les sciences et, très judicieusement, décident de commencer par la chimie à cause de l'expérience désastreuse des conserves. Et, bien que le premier paragraphe du premier traité de la première discipline qu'ils abordent les plonge dans la plus paralysante perplexité, passée la première stupeur, ils se lancent dans un examen frénétique du savoir humain, depuis la théorie de l'évolution jusqu'à la métaphysique, depuis la géologie ou la physiologie (*"le roman de la médecine"*) jusqu'à la religion.

L'intention de Flaubert est très claire dans ces premières définitions vagues ou contradictoires : le problème ne réside pas nécessairement chez le lecteur. Le choix de deux idiots - au sens étymologique de non-initiés - lui permet de disposer, face au savoir de son temps, un miroir neutre qui reflète la véritable image de ce savoir, de même que dans un autre texte célèbre, la distorsion ne se trouve pas dans la tête du bouffon mais à l'extérieur, à la cour de Lear.

C'est leur condition de non-initiés qui fait paraître sots Bouvard et Pécuchet, de la même manière que dans la société actuelle, qui est le prolongement de la leur, dans un contexte où la science et la technologie ont été sacralisées, l'homme du commun n'est pas le seul à être dans une position similaire à celle des personnages de Flaubert ; il se trouve en compagnie des plus éminents spécialistes confrontés au nombre infini des disciplines autres que leur spécialité.

Dans ce sens-là aussi, comme nous le disions pour commencer, si *Bouvard et Pécuchet* est un livre caractéristique de son temps, il l'est moins que du nôtre. Le lecteur d'aujourd'hui rit beaucoup en lisant les contrariétés des deux héros, mais souvent il rit avec la gorge serrée.

Dans leurs comiques vicissitudes d'apprentis sorciers, il reconnaît le modèle original du scientisme dévastateur d'aujourd'hui, qui, sous prétexte d'améliorer la vie, exige un chèque en blanc des non-initiés, qui se comptent par milliers de millions, et qui découvrent à chaque pas les décombres que laissent en bien des lieux de la planète, et même au dehors d'elle, les prétendus bienfaits de la science et de la technologie.

Flaubert prétendait que Madame Bovary c'était lui ; c'est possible. Ce qui en revanche est sûr, c'est que Bouvard et Pécuchet, c'est nous.

(Traduit de l'espagnol par Philippe Bataillon.)

© Juan José Saer © Le Monde pour la version française.

[Le livre de poche](#), 474 p., 4,55 €.



Gustave Flaubert photographié par Nadar

« POUR EN SAISIR mieux les fonctions, ils regrettaient de n'avoir pas la faculté de ruminer, comme l'avaient eue Montègre, M. Gosse et le frère de Bérard, et ils mâchaient avec lenteur, triturait, insalivaient, accompagnant de la pensée le bol alimentaire dans leurs entrailles, le suivaient même jusqu'à ses dernières conséquences, pleins d'un scrupule méthodique, d'une attention presque religieuse. Afin de produire artificiellement des digestions, ils tassèrent de la viande dans une fiole, où était le suc gastrique d'un canard, et ils la portèrent sous leurs aisselles durant quinze jours, sans autre résultat que d'infecter leurs personnes. »